

La soif serre parfois la gorge comme un brigand la bourse

Dès que nous fûmes sur la route du commissariat de police, je me mis à penser, en bonne militante des droits civiques, à la suite des opérations. Mon expérience de cas similaires me permettait de penser que le pouvoir blanc allait me causer les pires soucis. Pour l'exemple ! On risquait de m'enfermer à la prison de South Ripley Street pour avoir désobéi à la loi de l'État de l'Alabama sur la discrimination en vigueur dans les transports publics. Je connaissais très bien la procédure pour avoir suivi des cas identiques au mien dans le cadre de mes activités associatives. Mais si étonnant que cela paraisse, je ne pensais ni à l'organisation ni à mon sort. Je fulminais contre les bavovs !... Mon Dieu, pourquoi m'enfermai-je donc en moi-même ? Après coup, je réalise que j'aurais pu me rappeler plusieurs affaires récentes concernant des femmes noires qui avaient refusé de céder leur siège dans les bus de Montgomery. Nixon, le bouillant président de l'Association pour l'amélioration de la condition des gens de couleur, était chaque fois saisi de ces procès. Soutenu par le cabinet d'avocats de son ami blanc, Clifford Durr, l'organisation antiraciste apportait son assistance aux personnes accusées, dans l'espoir de mettre un terme à une législation honnie. J'aurais pu me souvenir aussi que c'était le même Nixon qui m'avait désignée comme secrétaire de l'association, un jour où l'on en renouvelait le bureau et où j'étais la seule femme présente à la réunion. Il avait une grande confiance en moi

et enrageait de ne pouvoir livrer le combat politique, juridique et social auquel il rêvait : mobiliser tous les Noirs pour la défense des personnes arrêtées pour non obéissance à Jim Crow. Il avait toujours couru derrière ce qu'il nommait « *the casetest* », le cas type, qui ébranlerait le système ségrégationniste. Mais le succès éventuel des procès dépendait aussi de la personnalité des inculpés, il arrivait fréquemment que l'enthousiasme de Nixon soit émoussé. Et son *casetest* devenait obsessionnel et tournait au casse-tête, car les avocats de la partie adverse avaient l'habitude de fouiller dans la vie privée des personnes inculpées. Tout élément qui affaiblissait la défense des contrevenants à la loi était régulièrement brandi contre eux au tribunal.

Ma personnalité timide et effacée ne me prédisposait pas à cette situation. Je n'avais jamais pensé devenir ce *casetest*. Ce qui me préoccupa, après les bavoirs, ce fut le souci que j'allais créer à mon couple dont les finances n'étaient pas florissantes, et la santé de mère si délicate qu'elle ne supporterait peut-être pas l'annonce de mon arrestation. Puis je m'inquiétais pour Nixon, mon président. Un interrogatoire m'attendait. Suivrait l'incarcération. Il me fallait passer un coup de fil à mère, la rassurer avant qu'elle n'apprenne l'information de manière brutale. Il s'ensuivrait un tel branle-bas ! Raymond trouverait-il l'argent nécessaire au paiement de la caution indispensable à ma libération rapide ? Heureusement, à côté de la prison où l'on me conduisait, se trouvait un établissement qui prêtait de l'argent à un taux acceptable aux justiciables. « Je le dirai à Raymond. Il me faut surtout le lui signaler ! » me dis-je.

Dans les rues, les promeneurs du soir et les ouvriers agricoles revenant des champs de coton des faubourgs de Montgomery ou des vignobles de Perdido, reconnaissables à

leurs tenues, se retournaient vers le véhicule de police. Je vis un homme sur un trottoir des friandises à la main, et l'image du passager aux bonbons me revint. Je songeai : « Quel nigaud ! Me proposer des bonbons ! Croyait-il m'adoucir avec ça ? » Les immeubles, au style typique du Sud, un peu victoriens par leur aspect sévère, ou semblables, avec leurs imposantes colonnades, à des temples grecs, étaient dressés, en cette heure ténébreuse, comme des ombres s'écrasant sur la ville. Nous quittâmes Montgomery Street, laissant le bus jaune et l'atroupement des curieux derrière nous. Je renonçai à comprendre ce qui se passait, et me préoccupai du trajet suivi par le véhicule. Celui-ci obliqua sur Washington Street, moins fréquentée, avant de tourner à gauche pour surgir devant le State Capitol dont le dôme blanc éclatait dans un ciel saupoudré de pâles lueurs crépusculaires. Puis le convoi s'élança vers l'est et bifurqua brusquement sur King Street pour revenir sur Peltham Street puis Lloyd Street. Je connaissais bien la topologie de Montgomery et fus intriguée par le parcours de la voiture de police. Qui voulait-on semer ? pensai-je, comme si nous étions dans un film policier. Aucune résistance ne s'était manifestée pour entraver mon arrestation. Mais je me dis que, près de Square Court Fountain, il y aurait sûrement eu des atroupements de Noirs, couvant une rage indicible, et que la voiture ne voulait probablement pas passer par ce chemin-là pour se rendre au commissariat, à Perry Street. Celle-ci revint presque au niveau du parlement de l'État d'Alabama sans le moindre incident. Les deux agents de police qui m'encadraient paraissaient las, comme de gros chats ne dormant que d'un œil, et cependant prêts à griffer. Le véhicule filait, faisant crisser ses pneus. Il avait failli emboutir un camion de livraison

avant de reprendre sa course folle. Décidément, on aurait dit la scène d'un road-movie dont j'étais l'actrice principale. Je me serais bien passée de ce mauvais film au scénario banal, celui d'une patrouille ordinaire ramenant au pénitencier un délinquant ordinaire, les lois du Sud faisant de nous, les Noirs, des brigands potentiels, qu'un brave shérif du comté se devait de cueillir. Mais il ne s'agissait pas de cinéma...

Sur les trottoirs, les gens pressaient le pas, des paquets à la main ; ils commençaient leurs courses de Noël, comme j'en avais aussi eu la tentation. D'autres avaient la tête enfoncée dans des chapeaux ou des casquettes et ne pensaient sûrement qu'au repas du soir. « À cette heure-là, Leona a déjà préparé le nôtre. » Il ne fallait guère trop y songer, dans les conditions où je me trouvais. À quelle heure mon affaire se terminerait-elle ? J'étais incapable de le dire. On s'aperçoit souvent, lorsqu'on est concerné par une situation imprévue, comme celle que je vivais, que l'incapacité de prévoir, de savoir, rallonge le temps. À l'approche de notre voiture hurlante, les gens levaient les yeux puis ils s'arrêtaient. Défilèrent les redingotes des bureaucrates blancs, attachés-cases noirs à la main et chapeaux de feutre vissés sur la tête, les grandes robes à collette impeccable des dames blanches, les taxis, les limousines des patrons, les bus aussi. J'aperçus, flottant ou bombés dans leurs vestes élimées, anciennement bleues, quelques ouvriers des manufactures. Ils portaient sur la tête une casquette en équilibre instable sous les effets du vent. Je devinais, plus que je ne l'entendais, le frou-frou des longues robes de plantureuses mères de famille au pas pressé, qui se perdait dans le claquement de leurs talons aiguilles de secrétaires et d'employées de bureau courant attraper un

bus dans le quartier administratif. Leur allure énergique faisait résonner leurs pas tels de petits marteaux piqueurs nerveux et résolus. Sur les trottoirs, femmes et hommes slalomaient entre les infatigables cireurs de chaussures, les musiciens de blues au timbre souvent geignard qu'écoutait, l'œil torve, la corporation des ivrognes. On était pressé d'aller retrouver le nid familial. Moi je roulais vers un bien étrange destin sur l'asphalte mouillé.

Je pensai à Nixon, mon président. Il pouvait me tirer d'affaire. Mais il habitait loin de ce centre où nous nous trouvions.

Des bungalows, aux murs blancs et aux jardins soignés apparurent. Ils abritaient une classe moyenne et blanche qui vivait à l'écart des quartiers noirs. La blancheur des asters flottant sous la bise du soir tranchait dans la pénombre environnante. Une buée se posa sur les vitres latérales du véhicule, rendant le paysage flou. Les deux policiers semblèrent peu à peu s'animer, me lançant des œillades sans âme, sans aménité, sèches. Ils mâchonnaient bruyamment leur chewing-gum. Celui qui se trouvait à ma gauche interpella son collègue :

« Day, on en aura fini après ? »

— Oui, Mixon ! Purée de journée !

Day remua comme quelqu'un qui veut se délivrer d'une envie de cogner ou d'engager une dispute. Il me regarda en coin. Il hésitait. Je sentis qu'il se disait : « Allez, voyons ce qu'elle a dans le ventre, cette petite guenon qui veut se la jouer. Qui ignore ce que coûte d'enfreindre la loi. Une petite animation pourrait mettre un peu d'épices dans cette fin de journée ! »

Mixon, placé à ma droite, paraissait, quant à lui, déjà plongé dans la préparation de sa fête de Noël. Il avait

consigné mon infraction sur le papier administratif établissant ma désobéissance civile. Il feuilletait à présent un journal où l'on ne voyait que des jouets de Noël. À notre arrivée au commissariat de police, il tendit les papiers à un agent. Celui-ci me désigna d'un geste un fauteuil mal fichu d'où je faillis tomber en m'asseyant. Son bureau vitré donnait sur la rue. Il m'ordonna de décliner mon identité. Son ton me déplut et je débitai :

« Je suis née Rosa Louise, le 4 février 1913 à Tuskegee, Alabama. Mon père répondait au prénom de James. Il nous a abandonnés, mère, ma grand-mère maternelle, moi et mon jeune frère, Sylvester. Rose Percival Edwards, ma grand-mère, une sainte femme, n'est plus ! Quant à mon jeune frère, Sylvester, sachez qu'il vit à Detroit, est un bon mari, un bon père de famille nombreuse qui élève dans l'amour du genre humain ses sept enfants. Oui, vous avez bien entendu, sept ! Et ce n'est pas fini, monsieur, car Daisy, sa femme, attend un huitième enfant ! Mon mari, Raymond, ne sait pas où je suis à l'heure qu'il est ! Il doit bouillir de rage et imagine que le Ku Klux Klan m'a tendu l'un de ses abominables pièges...

— Stop, stop ! Vous croyez que j'ai besoin de rentrer dans toute votre merde de vie ? C'est la loi qui enrage d'être bafouée. Compris ? Nom de Dieu, vous avez refusé de céder la place à un honorable citoyen blanc, oui ou non ? »

La phrase lâchée, le policier recula, comme un boxeur qui prend son élan, et le souffle chaud de sa respiration m'inonda le visage. Je tournai la tête de droite à gauche. Dans la rue, que j'apercevais par une vitre, la foule allait et venait. Des grappes humaines, par petits attroupements compacts, attendaient sagement un bus. Y aurait-il parmi cette foule silencieuse d'autres personnes qui refuseraient

de céder leur place dans les bus? Y aurait-il des Blancs qui inviteraient les Noirs à s'asseoir à côté d'eux? Oh, cela pourrait être renversant! On renouvellerait le coup de sang des Noirs en Louisiane! Et les Blancs de Montgomery montreraient eux aussi qu'ils en avaient assez de ce système. Me revint en mémoire que deux ans plus tôt, en juin 1953, à Baton Rouge, des Noirs, ulcérés par la ségrégation dans Dixieland, avaient décidé de boycotter les bus de la ville. L'un des leaders de ce mouvement, le pasteur Jemison, avait du reste émigré à Montgomery. Je le croisais aux réunions sur l'émancipation des minorités. Je me dis : « Ici, en Alabama, si la masse des Noirs refusait d'obéir à la ségrégation dans les bus, ça ferait un de ces big bang! Les loups racistes hurleraient en chœur : "Les singes se sont donné le mot pour contester notre leadership. Eh bien, il leur en cuira!" » Au-dessus d'une pile de papier, il y avait le journal que Raymond ne manquait jamais : *The Crisis*!... Le policier, s'apercevant que j'en avais lu le titre, le froissa, en fit une boule et la précipita dans une poubelle.